

Un Patchwork de libération et d'illusions

Le Patchwork Festival, qui s'est tenu ce week-end au Forum Saint-Georges à Delémont, a encore livré ces perles dont lui seul a le secret. De ces petits moments où l'on croit que l'on va voir un concert, alors qu'en fait on y vit une expérience musicale unique.

Certes, peu nombreux sont les curieux qui osent franchir le pas. Le festival réunira une centaine de spectateurs, mais qu'importe, l'affluence semble être aux antipodes des soucis du tromboniste Denis Beuret, créateur et infatigable organisateur du festival depuis sept éditions. Lui, son credo, c'est l'improvisation, la spontanéité, la création instantanée. Le spectacle non reproductible par excellence, car inspiré sur le vif. Tous ces concepts trouvent leur quintessence dans le free jazz du premier concert proposé par le Patchwork, *Libération – Les Années Folles*.

Cent ans après l'armistice, la formation de jazz à géométrie variable Naanzook réinvestit cette époque où la musique se libère de ses carcans. Partant de la chanson que les Poilus fredonnaient à Craonne, celle-là même avec laquelle Naanzook entonnait l'avènement de la Gran-



Les Poilus du groupe Naanzook, rendant hommage à la fin de la Grande Guerre et aux Années Folles qui ont suivi. PHOTO TLM

de Guerre il y a quatre ans au même endroit, les musiciens se promènent dans ces Années Folles où le jazz venu d'Amérique insuffle à nouveau la vie sur le Vieux Continent dévasté.

Sur les images qui grésillent en noir et blanc en fond de scène, les filles à la garçonne se déhanchent frénétiquement au rythme neuf du charleston. Leurs compas compulsifs traçant des cercles sous les jupes font penser à des pantins désarticulés. Ils ne le savent pas, mais leur monde se précipite vers un abîme plus noir encore.

Retour dans le temps présent avec le second spectacle intitulé

Jura en scène, joué par huit musiciens, chanteuses, poétesses. Ici, le fil conducteur est le ruban d'asphalte de la Transjurane. Le film qui passe en arrière-plan donne le tempo. Deux images s'y confondent, celle de l'autoroute qui avance de Bienne à Boncourt – en bonne partie sous terre – et celle du paysage jurassien qui recule, de Boncourt à Bienne. La superposition des deux s'avère vite avoir des vertus hypnotiques, et l'esprit ne tarde pas à divaguer autant que la musique.

Obéissant au doigt et à l'œil du chef de cet improbable orchestre, les instruments s'allument, s'éteignent, frémissent, hurlent. Des vers sont lus, déclamés, murmurés, scandés, répétés, hachés, même bégayés. Il y a vingt-sept manières différentes de lire un texte, dit-on, on les expérimentera toutes.

En transe sur cette autoroute des illusions, on n'émerge qu'en arrivant à bon port, en même temps à Bienne et à Boncourt par un formidable don d'ubiquité. Une fois encore, ce voyage offert par le Patchwork Festival fut de première classe. Mais avant tout inclassable, définitivement inclassable.